

Chapitre 3. Explication et compréhension en Sciences Humaines*

*Deux dangers ne cessent de menacer le monde :
l'ordre et le désordre.*
Paul Valéry

Dans le précédent chapitre, nous avons placé nos recherches dans une certaine conception de l'informatique : une informatique de l'interaction et de la communication ; une informatique dont les modèles sont construits de manière hypothétique, transitoire et polémique. Nous proposons ici, d'une part, d'étudier en quoi l'utilisation d'une informatique de ce type peut être judicieuse en Sciences Humaines (en particulier en archéologie). D'autre part, nous devons voir si les méthodes en Sciences Humaines ne pourraient pas nous orienter vers un type de modèles nous permettant d'atteindre les objectifs fixés.

1. Le cas de la formalisation en archéologie

Plusieurs dizaines d'années après les grands projets de bases factuelles, de systèmes experts et autres « banques de données », le chercheur en archéologie a toujours, comme principaux outils, les publications savantes. L'un des grands instigateurs de ces projets, Jean-Claude Gardin, reconnaît lui-même le peu d'intérêt que rencontrèrent ses banques de données archéologiques et interprète ces échecs comme étant dus à la difficulté de distinguer en archéologie les « faits », des conclusions ou des interprétations [Gardin86]. Pour aller plus loin, on pourrait se demander si le paradigme computationnel, qui a pourtant eu le succès qu'on lui connaît dans les entreprises, ne serait pas, tel quel, inapplicable à un certain nombre de domaines. La Médecine, le Droit, les Sciences de l'Homme et de la Société, sont autant de domaines où la recherche en informatique a

* Ce chapitre a fait l'objet d'un article de recherche à paraître dans les Suppléments au Bulletin de Correspondance Hellénique [Benel03].

dû s'adapter au seul support de la connaissance reconnu valide par ses praticiens : le document.

Sans même requérir l'argument épistémologique de l'inadéquation de la formalisation aux Sciences de l'Homme, il est impossible, comme le concède Jean-Claude Gardin³⁶, de parler de bases de données archéologiques sans s'interroger sur la reconnaissance de ces données par l'ensemble de la communauté des chercheurs en archéologie. Aussi, René Ginouvès et Anne-Marie Guimier-Sorbets [GinouvesEtGuimierSorbets78] écrivaient que, plutôt que d'espérer en un hypothétique consensus assurant l'objectivité des données, mieux valait viser l'intersubjectivité. De même, pour Patrick Desfarges et Bruno Helly [DesfargesEtHelly91] : « Les objets n'ont pas d'attributs par eux-mêmes mais par leurs sources », principe mis en pratique avec le système FRANTIQU, dans lequel sont enregistrés des « discours » d'auteurs sur des artefacts et non des données impersonnelles.

En effet, à la différence des bases de données, le document daté, authentifié et soumis à un comité éditorial est en adéquation totale avec une science moderne de type constructiviste, c'est à dire où la scientificité repose sur la « réfutabilité » d'hypothèses par l'expérience [Popper35] et/ou par les pairs [Kuhn62].

Si les documents semblent adaptés à la pratique scientifique, il en est autrement des systèmes documentaires courants. Conçus pour des bibliothèques grand-public, la plupart reposent sur une indexation effectuée par des tiers selon une structure statique (ontologie, thésaurus, liste d'autorité). Or, structurer le corpus de documents – et par là le domaine – à la place du chercheur, c'est nier son expertise. En effet, c'est la mission même du chercheur de trouver une structure à son objet d'étude et de tester la validité de cette structure. Par conséquent, un système documentaire adapté aux chercheurs ne devrait pas être basé sur des « méta-données » fixes, mais être le support d'une activité exploratoire de structuration.

³⁶ « Par quels mécanismes obtiendra-t-on que l'accord initial [...] engageant une population de chercheurs limitée dans l'espace et le temps, s'étende ensuite de façon quasi-statutaire [...] ? » [Gardin84]

2. L'indispensable compréhension

Afin de dresser un aperçu de l'épistémologie des Sciences Humaines, il nous est nécessaire de préciser tout d'abord ce que l'on entend par « Sciences Humaines ». L'œuvre de Wilhelm Dilthey (fin XIX^e s. – début XX^e s.) est en ce sens très éclairante [Ricoeur86]. Elle propose en effet un critère de démarcation entre les Sciences de la Nature et les Sciences Humaines (qu'il appelle Sciences de l'Esprit). Pour lui, ce critère repose sur la dialectique entre explication et compréhension. L'explication serait le mode de construction des Sciences de la Nature, tandis que la compréhension serait celle des Sciences de l'Esprit.

L'explication concerne le « comment », la compréhension le « pourquoi ». Alors que le premier est l'étude d'un objet indépendamment de l'observateur (objectivité), la seconde est l'étude d'un sujet (une personne) par un autre sujet (subjectivité). L'Explication nécessite une mise à distance (distanciation). A l'inverse la compréhension (« prendre avec ») requiert une appropriation (actualisation). La première manipule de la signification, propriété de signes dé-contextualisés³⁷, à la différence de la seconde qui manipule du sens, propriété de signes en contexte et en situation (cf. François Rastier sur la dialectique Sens/Signification³⁸ ; [Ducrot72] sur la dialectique Contexte/Situation).

On entend par « contexte d'un signe », étymologiquement parlant, ce qui est « tissé avec », c'est-à-dire l'ensemble des signes qui l'entourent. Un texte est ainsi, pour reprendre son étymologie, un « tissu ». La situation, quant à elle, étend la notion de contexte à un « tissu » également non linguistique (temps, lieu, personne...). Pour un texte donné, peuvent être considérées à la fois les situations d'écriture et de lecture. La

³⁷ Par exemple, dans le cadre de référence de la Physique classique, « masse » et « vitesse » possèdent une signification fixe quels que soient leurs contextes d'apparition.

³⁸ « la signification est une propriété assignée aux signes, le sens une propriété des textes. [...] la signification résulte en effet d'un processus de décontextualisation [...]. En revanche le sens suppose une contextualisation maximale aussi bien par la langue (le contexte, c'est tout le texte) que par la situation (qui se définit par une histoire et une culture, au-delà du *hic et nunc* de la pragmatique). » [Rastier98, p.7-8]

première, par exemple, comprend la culture et l'histoire à la fois de l'auteur et de la société auxquels le texte appartenait.

Afin d'éviter de plonger les Sciences Humaines dans une subjectivité débridée, Dilthey choisit de placer la compréhension dans la tradition méthodologique de l'Herméneutique, c'est à dire la science de l'interprétation. En effet, cette science destinée au départ à l'étude des textes sacrés, avait posé la question des limites de l'interprétation et proposé un certain nombre de réponses : étudier la situation dans laquelle un texte a été écrit, comparer un texte avec des textes contemporains ou antérieurs, avec d'autres versions du même texte, avec des commentaires postérieurs, multiplier les interprétations et engager le débat, ou en dernier recours s'en remettre à la tradition d'interprétation, à l'autorité, ou au « préjugé » pour se forger une opinion provisoire. En résumé, avec Dilthey, apparaissait une épistémologie assez claire des Sciences de l'Esprit, épistémologie guidée par une herméneutique de la compréhension, totalement disjointe du processus explicatif (cf. Figure 3.1).

Ce modèle va être remis en cause avec la naissance du structuralisme en linguistique au début du XX^e siècle et surtout son extension à toutes les spécialités des Sciences Humaines dans les années 1960 et 1970. En effet, ce mouvement à tendance clairement explicative va s'avérer d'une fécondité remarquable (en anthropologie, psychanalyse, critique littéraire, étude de la grammaire, etc.) réfutant l'omission de la dimension explicative dans l'épistémologie des Sciences Humaines. A l'inverse, la tentation de réduire les Sciences Humaines à la seule explication s'est avérée à l'expérience comme désastreuse.

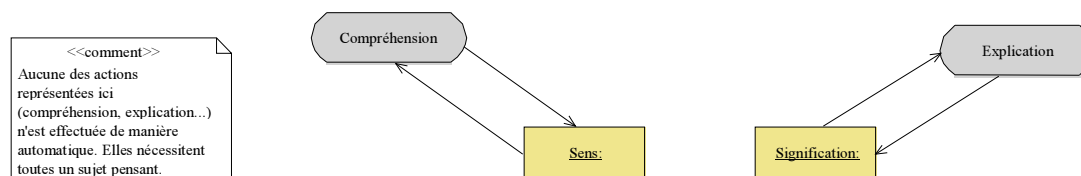


Figure 3.1 : L'interprétation d'après Dilthey comme compréhension pure – disjointe de l'explication (diagramme d'activité UML)

CHAPITRE 3. EXPLICATION ET COMPRÉHENSION EN SCIENCES HUMAINES*

La thèse centrale de Paul Ricœur dans son deuxième essai d'herméneutique [Ricoeur86] est de rassembler sous la méthode herméneutique les dimensions de la compréhension et de l'explication ; de considérer l'interprétation non plus comme la seule compréhension mais comme la dialectique même de la compréhension et de l'explication. En effet, la distanciation nécessite l'appartenance préalable à des sujets, et à l'inverse il n'existe pas de compréhension de soi sans médiation par des signes, symboles ou textes³⁹.

En résumé, pour Paul Ricœur, le texte est le trait d'union entre les processus de compréhension et d'explication ; l'ensemble de ces deux processus étant régi par les méthodes de l'herméneutique⁴⁰ (cf. Figure 3.2).

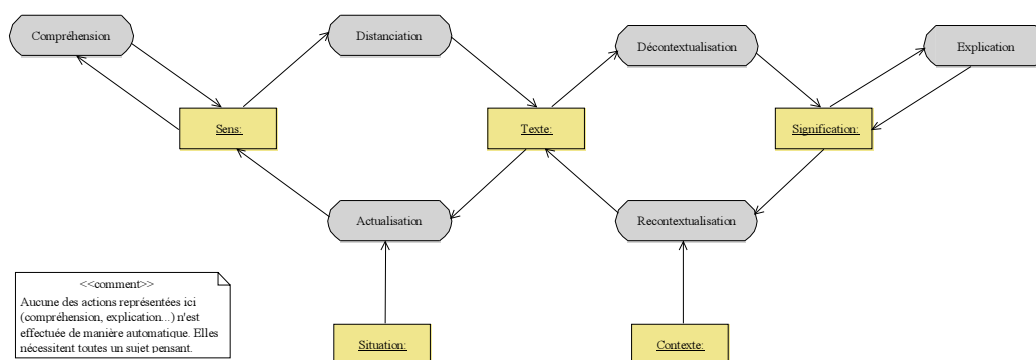


Figure 3.2 : L'interprétation d'après Paul Ricœur comme compréhension et explication mises en relation par le texte (diagramme d'activité UML)

³⁹ « Ce combat sur deux fronts contre une réduction de la compréhension à l'intropathie et une réduction de l'explication à une combinatoire abstraite m'amène à définir l'interprétation par cette dialectique même de la compréhension et de l'explication au niveau du "sens" immanent au texte. » [Ricoeur86, p.37-38]

⁴⁰ « quelle peut être la tâche première de l'herméneutique ? Elle est selon moi, de chercher dans le texte lui-même, d'une part la dynamique interne qui préside à la structuration de l'œuvre, d'autre part la puissance de l'œuvre de se projeter hors d'elle-même et d'engendrer un monde qui serait véritablement la "chose" du texte. Dynamique interne et projection externe constituent ce que j'appelle le travail du texte. C'est la tâche de l'herméneutique de reconstruire ce double travail du texte. » [Ricoeur86, p.36]

3. Un cadre interprétatif pour le calcul

Reste à définir la place du calcul (c'est-à-dire de l'informatique) dans notre modèle. Le calcul apparaît clairement comme faisant part du processus d'explication. Cependant, des précisions s'imposent. En effet, alors que l'explication, comme nous l'avons vu, porte sur des significations, le calcul porte sur des symboles (au sens mathématique) c'est-à-dire des objets de calcul sans aucune signification. Ioannis Kanellos parle de « forme décorrélée de tout contenu » [KanellosEtAl00] ; Bruno Bachimont de signe autothétique (étymologiquement, « qui porte soi-même »), c'est-à-dire « qui ne représente rien sinon sa propre effectivité » [Bachimont99b]. Là où les choses se compliquent, c'est que les usagers des systèmes informatiques attribuent une signification aux symboles (et même plus puisqu'ils sont, selon l'expression de François Rastier, « condamnés au sens⁴¹ »).

Bruno Bachimont considère que le symbole autothétique se voit surdéterminé jusqu'à devenir orthothétique (étymologiquement, « qui porte exactement »), c'est-à-dire un enregistrement de la parole telle que l'écriture alphabétique⁴².

Ioannis Kanellos en vient à définir deux processus humains à savoir la désémiotisation et la re-sémiotisation qui permettent de passer respectivement de la signification au symbole et du symbole à la signification [KanellosEtAl00].

Prenons un exemple. Considérons un chercheur travaillant sur le dieu Hermès. En cherchant dans un corpus de textes le nombre d'occurrences de l'expression régulière « HERM* », il dé-sémiotise une signification en une suite de symboles informatiques.

⁴¹ « les phrases réputées absurdes, voire asémantiques peuvent toujours être interprétées [...] on peut lire Finnegans Wake même dans les passages où aucun des mots ne figurent au dictionnaire [...] C'est là une allégorie du péché originel, ou du moins de la condition humaine : nous sommes condamnés au sens. » [Rastier91, p.212-213]

⁴² D'où son projet de considérer l'intelligence artificielle non plus comme une modélisation au sens fort mais comme une écriture dynamique à interpréter [Bachimont99a]. Notons qu'il s'agit de l'approche inverse de celle de Jean-Claude Gardin qui, pour éviter les écueils supposés de l'interprétation, préconisait d'appliquer le formalisme des systèmes experts aux publications savantes en Sciences Humaines [Gardin86].

Le système calcule une liste de réponse. Le chercheur effectuera ensuite une re-sémiotisation, en interprétant par exemple la faible fréquence des occurrences comme une certaine discrétion du dieu dans le panthéon. Notons que dé-sémiotisation et re-sémiotisation ne sont jamais neutres. Par exemple le fait de compter toutes les occurrences de « HERM* » relève du choix du chercheur de considérer l'emploi métonymique de « hermès » (buste quelconque surmontant un support quadrangulaire) comme également représentatif de l'influence du dieu.

Ainsi, le processus explicatif se décompose en un processus humain de dé-sémiotisation permettant de transformer la signification en un symbole sémiotiquement neutre, puis d'un processus automatique de calcul, et enfin d'un processus humain de re-sémiotisation afin de donner une signification au résultat du calcul (cf. Figure 3.3).

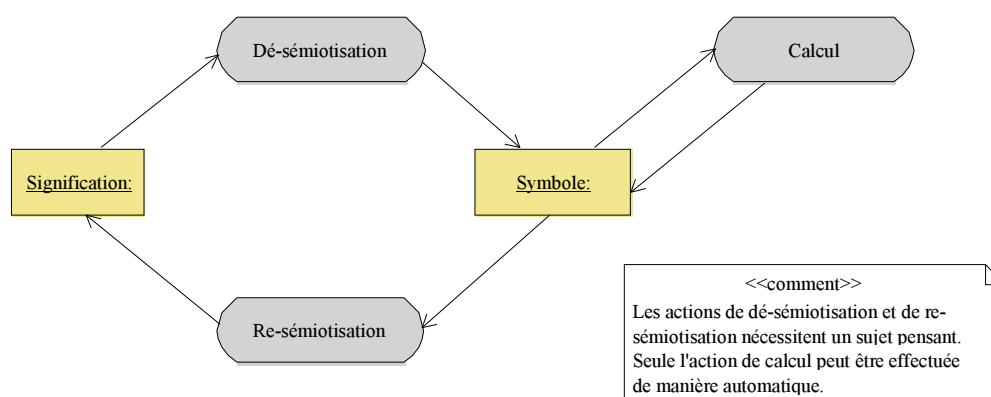


Figure 3.3 : L'explication par le calcul d'après François Rastier : le passage obligé de la signification au symbole – et inversement (diagramme d'activité UML)

En résumé, les processus de construction de sens sur un support informatique par un humaniste nécessitent des symboles qui soient à la fois sémiotisés, mis en contexte et mis en situation. Autrement dit, l'instrumentation du travail des chercheurs en Sciences Humaines passent par la constitution dynamique d'un *corpus* : une sorte de « dossier numérique ». Comme l'ont analysé Jean Charlet et son équipe pour le domaine médical, le dossier numérique permet par sa forme documentaire, son aspect contextuel, et la pluralité des auteurs et des lecteurs qui le manipulent de rendre compte d'un domaine où les objets (voire les sujets) d'étude sont complexes et où les modèles évoluent [Charle-

tEtA199]. Quant à nous, nous focaliserons notre attention sur deux aspects de ce dossier numérique :

- *l'intersubjectivité* : le dossier étant le « lieu » des conflits d'interprétation entre experts,
- *l'intertextualité* : la mise en contexte de fragments documentaires permettant de faire sens (en exprimant entre autres les accords et les conflits d'expertise).